



Le travail sculptural d'**Hélène Garache** témoigne d'une volonté de « capturer un instant de sa relation personnelle à ce qu'elle aime » (Yves Bonnefoy). Grâce à la terre glaise – son matériau de prédilection –, elle traite les grands paysages et éléments naturels (cascades, montagnes, forêts) comme des êtres dont elle modèle le portrait. Spontané et réfléchi, ce travail, parfois à la limite de l'art singulier, poursuit de façon poétique un chemin de la conscience de soi aux accents mystiques.

En modifiant les proportions des objets représentés, en les multipliant ou en les montant sur un socle, **Hubert Kiecol** les détache de leur contexte d'origine et les libère de leur fonction réelle. L'interpellation qui en résulte dans la perception du spectateur met en lumière le sens caché, presque mythique, de leurs formes de représentation et leur donne une dimension poétique. Ses sculptures déclenchent ainsi des évocations personnelles ou collectives qui vont bien au-delà de leur référence architecturale.

Les œuvres de **Charlotte Rampling** forment un ensemble qui frappe par sa cohérence et son intensité. Depuis plus de trente ans, sans jamais les avoir publiquement exposés, elle réalise ses tableaux dans les périodes où sa carrière d'actrice lui permet d'y travailler. Telle une quête inachevée, restée secrète jusqu'à aujourd'hui, chaque œuvre se constitue comme un rituel renouvelé et s'apparente à une invocation d'esprit qui, dans la pénombre, fait apparaître une silhouette vacillante et furtive.

Malgré leur simplicité manifeste, les œuvres d'**Anne-Marie Schneider** sont la projection complexe d'une réaction émotionnelle ou physique à une sensation ou à un événement vécu. L'artiste nous confie ainsi ses états d'âme, ses craintes, ses doutes, ses insatisfactions et sa manière de percevoir le monde. Elle interroge aussi bien la sphère privée que les actualités auxquelles elle se confronte, *via* les médias ou dans sa propre vie.

Enfin, **Pierre Weiss** questionne les spécificités de notre espace social, qu'il vit comme une contrainte existentielle. L'artiste joue sur l'ambivalence de notre perception à travers la répétition presque obsessionnelle du motif rectiligne qui matérialise des grilles, ainsi que par l'ambiguïté des matières ou des registres d'images. Il nous fait de la sorte prendre conscience de la violence tant spatiale que psychologique que l'espace social et intime fait subir aux corps.



## Helmut Federle



### COMMUNIQUÉ DE PRESSE

**Directeur**

Fabrice Hergott

**Commissariat**

Julia Garimorth

---

Helmut Federle

*Für die Vögel P*

(Pour les oiseaux P)

2000

Résine synthétique et acrylique  
sur toile

60 × 50 cm

Musée d'Art Moderne de Paris

**Né en 1944 à Soleure (Suisse), Helmut Federle a grandi dans des conditions modestes avant de se tourner vers des études d'art à Bâle. L'année qu'il passe à Tunis en 1966 ainsi que son séjour à la Cité internationale des arts à Paris en 1971 s'avèrent déterminants dans son parcours artistique. Dans les années 1970, il traverse les États-Unis et s'installe à New York jusqu'en 1983.**

S'inspirant de l'héritage de l'expressionnisme abstrait, Federle développe une œuvre se situant au croisement du geste pictural et de l'inspiration poétique. Les motifs de paysage de ses premières compositions laissent progressivement place à un langage de plus en plus abstrait, menant jusqu'à la suppression définitive de toute allusion à la réalité. Il utilise désormais un vocabulaire restreint à deux dimensions, organisé autour de signes, d'idéogrammes, de lettres ou de formes géométriques qui rythment ses œuvres de manière puissante et contrastée. Certaines peintures adoptent alors une structure graphique affirmée qui joue sur l'opposition des lignes horizontales et verticales, alors que d'autres, avec leurs plans de couleur plus amples, alternent entre fond et figure, ombre et lumière, mouvement et immobilité.

Federle confère à ses œuvres une dimension spirituelle et intellectuelle qui dépasse largement les formes abstraites qu'elles présentent. Nourri de la pensée nihiliste de Friedrich Nietzsche, de l'anthroposophie de Rudolf Steiner ou encore du shintoïsme japonais, il a également été attiré par les idéaux de la Beat Generation (Jack Kerouac, Allen Ginsberg) et par les écrits d'Albert Camus. De longs voyages en Asie de l'Est, en Inde ainsi qu'au Moyen-Orient (Iran, Afghanistan, Pakistan) l'ont initié à d'autres formes de vie, de religiosité et d'esthétique.

Porté depuis son plus jeune âge par des doutes et des contradictions, il se place comme rebelle dans sa position d'artiste, et considère que l'art doit refléter l'expérience de la recherche permanente de soi pour atteindre une certaine exigence véridique et existentielle. Il résulte de cette posture une radicalité, laquelle, en association avec sa quête de spiritualité, constitue l'une des sources principales de sa démarche artistique.

Grâce à l'acquisition récente et à la proposition d'un don par l'artiste, le musée va désormais compter deux œuvres de la série *Für die Vögel* (« Pour les oiseaux ») au sein de ses collections.

# Hélène Garache

## COMMUNIQUÉ DE PRESSE



**Directeur**  
Fabrice Hergott

**Commissariat**  
Fanny Schulmann

---

Hélène Garache  
Vue de l'exposition *Mondes parallèles*  
Musée d'Art Moderne de Paris  
© Pierre Antoine

**Hélène Garache est née à Paris en 1928. Formée au dessin et à la sculpture classique française par le statuaire Robert Coutin, elle a choisi à 30 ans de s'en tenir à la terre glaise, ce matériau étant le seul à pouvoir être travaillé directement sur le motif.**

Dès lors, elle s'est attachée à rendre en sculpture les grands paysages et les éléments naturels des régions où elle séjourne avec sa famille et des amis, en Dordogne, en Normandie, dans le haut Var, les Alpes françaises et dans l'Engadine suisse. C'est *in situ* qu'elle cherche à donner une forme à la mer, aux arbres, aux montagnes tels qu'elle les a vus sous différents ciels, et dans des conditions de lumière variables. Ces paysages auxquels elle s'est confrontée ont un nom, un relief, des qualités propres qu'elle aime désigner avec exactitude. Son attachement à la topographie et à la toponymie traduit un goût prononcé pour le document scientifique, qui lui est par ailleurs utile dans la poursuite de son travail à l'atelier de ville. Hélène Garache traite ses sujets comme des êtres dont elle modèle le portrait – approche motivée par une forme d'affection, par la nécessité de saisir une réalité qui la dépasse, et témoigne d'une volonté de « capturer un instant de sa relation personnelle à ce qu'elle aime », comme l'écrit le poète Yves Bonnefoy.

Ses représentations du mont Blanc, de l'aiguille Verte, des chênes blancs de la forêt de Vérignon, près d'Aups, ou de la cascade du val Fex, en haute Engadine, ont accompagné une œuvre d'atelier, qu'elle a nommée *L'Œuvre de la maison* parce qu'elle lui fut inspirée par le bastidon du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'elle habitait, l'été, dans le haut Var. Cette œuvre possède une forte dimension anthropomorphe. Les maisons qu'elle sculpte, telle *L'Assomption de la maison d'Hélène*, proposent toutes une représentation de son corps tel qu'elle le conçoit : l'étable est son ventre, la chambre son torse, le pigeonnier sa tête, et cette sorte de grenier d'où s'envolent les oiseaux établit une continuité entre le haut de son corps et la Voie lactée.

Tout ensemble spontané et réfléchi, ce travail, parfois à la limite de l'art singulier, poursuit de façon poétique un chemin de la conscience de soi aux accents mystiques. En travaillant sans relâche, Hélène Garache entretient l'espoir de « devenir enfin l'être qu'elle est », d'« appartenir au monde », selon ses propos.

Il s'agit de sa première exposition personnelle.

## Hubert Kiecol

### COMMUNIQUÉ DE PRESSE



**Directeur**

Fabrice Hergott

**Commissariat**

Julia Garimorth

---

Hubert Kiecol

*Sieben Häuser (Sept maisons)*

1982

Béton

Dimensions variables

Musée d'Art Moderne de Paris

**Hubert Kiecol, né à Brême (Allemagne) en 1950, développe depuis les années 1980 une œuvre qui se caractérise par un vocabulaire formel à la fois rigoureux et varié, en lien avec l'architecture et l'art minimal. Ses sculptures, comme ses dessins, reprennent en effet des typologies architecturales – maison, voûte, escalier, fenêtre – qu'il transpose en maquettes réduites, souvent agencées de manière sérielle, ou en installations expansives.**

En modifiant les proportions des objets représentés, en les multipliant ou en les montant sur un socle, Kiecol les détache de leur contexte d'origine et les libère de leur fonction réelle. Il permet ainsi aux objets d'accéder à « l'autre côté du quotidien » (Siegfried Gohr). Le sentiment d'aliénation provoqué chez le spectateur met en lumière le sens caché, presque mythique, de leurs formes de représentation et leur donne une dimension poétique. Ainsi, les sculptures déclenchent des évocations personnelles et collectives qui vont bien au-delà de leur référence architecturale.

Le matériau de prédilection de Kiecol est initialement le béton, élément de construction moderne omniprésent. Afin d'apporter à ses sculptures, empreintes d'une certaine austérité, de la légèreté et de la transparence, il le remplace progressivement par le verre et le métal. Nombre de ses installations – et en particulier celles qui déclinent le motif récurrent de la fenêtre – jouent avec la tension entre lourdeur et légèreté, ouverture et fermeture, sérialité et unicité. Ces considérations formelles résonnent également avec son travail graphique.

Titulaire en 2000 du prestigieux prix Wolfgang Hahn décerné par la Gesellschaft für Moderne Kunst du musée Ludwig à Cologne, Hubert Kiecol compte parmi les artistes allemands les plus influents de sa génération. En tant que professeur à l'Académie des beaux-arts de Düsseldorf, il était particulièrement attaché à l'intégration des arts visuels et de l'architecture dans l'enseignement de l'école.

## Charlotte Rampling



### COMMUNIQUÉ DE PRESSE

**Directeur**

Fabrice Hergott

**Commissariat**

Fanny Schulmann

---

Charlotte Rampling  
45 × 50 cm  
Mortier et pigments sur  
panneau Isorel  
© Marc Damage

**Les œuvres de Charlotte Rampling, née en 1946 au Royaume-Uni, forment un ensemble qui frappe par sa cohérence et son intensité. Depuis plus de trente ans, sans jamais les avoir publiquement exposés, elle réalise des reliefs peints dans les périodes où sa carrière d'actrice lui permet d'y travailler. Elle s'est spontanément tournée vers la création plastique alors qu'elle vivait avec Jean-Michel Jarre, qui, en parallèle de ses activités musicales, a pratiqué également la peinture avec un intérêt marqué pour l'art abstrait et informel. Comme une quête inachevée et secrète, le travail artistique de Rampling se constitue pour chaque œuvre sous la forme d'un rituel renouvelé.**

Le processus suit des étapes identiques : l'artiste applique sur une planche en Isorel (bois transformé) du mortier et travaille celui-ci jusqu'à l'obtention d'une forme. L'œuvre est ensuite enduite d'un mélange de pigments, souvent de la terre de Sienne, qui lui confère une teinte sombre. D'un relief à l'autre des inflexions se font jour, la planche peut être plus ou moins texturée, le relief est souvent plus clair que le fond, ou peut avoir été poncé jusqu'à son quasi-effacement ; des ajouts de sable en modifiant parfois l'aspect. Mais la même intention traverse chaque œuvre, et s'apparente à une invocation d'esprit qui, dans la pénombre, fait apparaître une silhouette vacillante et furtive. On croit parfois reconnaître une figure humaine, un crâne grimaçant, parfois une cellule vue au microscope.

À travers la technique qu'elle emploie, Charlotte Rampling s'inscrit dans une généalogie d'artistes matiéristes héritiers des œuvres que Jean Fautrier mit au point dans les années 1940, réalisées à partir d'enduits de plâtre colorés aux pigments. Ici, la même inquiétude saisit le regard sur les formes qui sont engendrées par ce processus systématique. La dimension sérielle des œuvres, rendue palpable par leur taille presque identique, fait surgir les peurs intimes et récurrentes qui nous relient au monde de l'enfance tout autant qu'à celui de la mort.





## Pierre Weiss

### COMMUNIQUÉ DE PRESSE



#### Directeur

Fabrice Hergott

#### Commissariat

Julia Garimorth

Fanny Schulmann

---

Pierre Weiss

*Orte die sich ähnlich sind*

(Des lieux qui se ressemblent)

1989 - 1990

Musée d'Art Moderne de Paris

© Pierre Antoine

**Artiste plasticien et cinéaste, Pierre Weiss naît à Bruxelles en 1950 et grandit à Vienne, où il étudie la philologie et les arts plastiques, avant de s'installer à Paris dans les années 1970. À ses débuts, il peint des tableaux de grand format où la figure humaine, très présente et bien reconnaissable, se trouve déjà esquissée par des lignes nerveuses et acérées. Cette figure disparaît ensuite progressivement au profit d'architectures massives qui se mesurent à l'humain, voire menacent de fusionner avec lui.**

Ce changement de vocabulaire traduit clairement l'intérêt croissant de l'artiste pour les spécificités de notre espace social et les conditions de vie qu'elles nous imposent. Pierre Weiss les vit comme une contrainte existentielle et consacre son travail à la recherche de possibilités de nous en extraire.

Ainsi, ses œuvres évoquent souvent des cages ou des armatures industrielles, engendrant un sentiment d'enfermement. L'artiste joue sur l'ambivalence de notre perception à travers la répétition presque obsessionnelle du motif rectiligne, qui matérialise les grilles dans lesquelles nous sommes captifs (ou dans lesquelles nous nous enfermons nous-mêmes), ainsi que par l'ambiguïté des matières ou des registres d'images. Il nous fait prendre conscience de la violence que l'espace social fait subir à notre corps, dont la déambulation est constamment brutalisée par des passages oppressants, des mises à distance ou des déviations forcées.

Pierre Weiss ne s'est jamais limité à un seul médium ni à une seule technique. Il emploie et combine librement tout matériau en fonction de sa force d'évocation. L'ensemble de ses réalisations plastiques renvoient de manière directe ou indirecte à une même constante : son propre corps. Cette présence physique de l'artiste, forte et non dissimulée, confère à son travail une dimension autobiographique affirmée.